

LE CONSEILLER DES FEMMES.

NOTE DE LA DIRECTRICE.

Encore sous le poids des émotions que nous ont causées les événemens qui viennent de se passer à Lyon, nous ne saurions aujourd'hui fixer l'attention de nos lectrices sur un tableau qui fait horreur à voir. Etrangères à la politique et en dehors de tout esprit de parti, nous laissons à d'autres feuilles le soin de retracer des scènes de mort et de désolation.

Dans notre prochain numéro, lorsque nous aurons reposé notre ame, lorsque nous aurons pu apprécier toutes choses et juger sans partialité des faits accomplis, nous dirons notre pensée sur ces événemens. Notre voix qui doit être à tous et pour tous sera toujours l'expression d'un sentiment de douleur qui nous porte à compatir aux maux de chacun.

L'humanité vient de se suicider dans une partie de ses enfans. Que le sang qui a coulé ne soit pas une semence d'antagonisme et de désordre ! Oubli sur le passé,

paix et union entre les hommes nés sous le même ciel , attachés à la même terre ! Que le sang soit lavé par les larmes de ceux qui restent , et qu'on ne se souvienne qu'il a coulé que pour le ménager !

Eug. NIBOYET.

DE LA CENTRALISATION.

2^{me} ARTICLE.

Dans notre siècle tout positif , Paris doit cesser d'exciter un engouement aveugle , ou de stériles déclamations , il doit être l'objet d'un consciencieux examen ; mais combien cet examen est difficile ! la majesté de Rome antique , le goût plein de grandeur et de charme qui décorait la ville de Périclès , la splendeur de Lestie , l'esprit docte et actif des nations modernes , et ce mouvant , ce fantastique pouvoir attribué à la féerie , semblent revivre à Paris. Un peuple industriel , éclairé , étudiant avec amour des institutions libres , changeant en fécondes applications les découvertes de la science , imprimant à la satisfaction de tous les besoins de la vie , un caractère de jouissance et de dignité : un peuple délicat , fier de toutes ses gloires , se pressant dans les palais dorés , dont il oublie la richesse pour adorer les chefs-d'œuvres des arts. Un peuple élégant , aimable , qui , toujours paré avec grace , avec une inépuisable variété , forme lui-même le plus bel ornement des spectacles auquel il court avec ardeur ; la personne du chef de l'état , celles des corps constitués pour balancer et servir la puissance , ces vastes admirations où se concentrent tous les intérêts ; ces assemblées où brillent toutes les

lumières ; cette réunion de capacités , force intellectuelle de la France , soutien de la civilisation. Voilà Paris ; mais il n'est pas seulement la ville enchantée , l'asile charmant des graces et des arts ; c'est la ville sainte , le temple sanglant du patriotisme et de l'honneur ! Voilà Paris : voyons maintenant les provinces.

Des factionnaires , instruments d'une administration restreinte dans son principe , dans son action protectrice , mais tout puissants quand il s'agit de faire peser les charges de l'état : des administrés par conséquent , sans affection pour leurs administrateurs : un peuple n'ayant d'autre idée politique que la connaissance du recrutement , de l'impôt , et faisant à sa façon de l'opposition par la fraude. Ce pauvre peuple (celui des campagnes surtout) est tellement dégradé par l'ignorance , que loin de songer à se procurer les douceurs de la civilisation , il ne sait pas même les apprécier. Type affaibli de l'état sauvage ; ce déplorable mélange d'inertie et de cruauté , de stupidité et de ruse , de résignation insouciant et d'avidité pour les grossiers plaisirs , caractérise la majorité des paysans français. Ils habitent des huttes de boue ou des cabanes à peu-près semblables , y laissent seulement pénétrer le jour par la porte toujours ouverte , demeurent les soirs d'hiver nonchalamment assis dans l'obscurité , amoncellent à l'entrée de la maison d'infectes fumiers , boivent à l'excès et se nourrissent à peine ; vont nus pieds , se couvrent de haillons , et parés de verroteries et de bijoux d'or , emploient les subterfuges les plus adroits pour accroître leur gain ; ne savent pas lire , et conduisent à la messe le bétail souffrant ; se font guérir par des sorciers , ou érigent en medecin quelque grossière image de la vierge ; négligent à plaisir le temps , les moyens de produire , et se disputent des

bagatelles avec fureur , souffrent avec apathie toutes les horreurs de la misère , et frappent brutalement , animaux , femmes , enfans , au moindre signe de contradiction. Voilà nos provinces , voilà nos campagnes , voilà l'œuvre de la centralisation.

Si le cadre de ce journal nous le permettait , nous pourrions dire , que , s'il est vrai que le peuple ne soit pas fait pour le roi , mais le roi pour le peuple , il est non moins vrai que le pays n'est pas fait pour la capitale , mais que la capitale est faite pour le pays. Mais puisque toutes réflexions politiques nous sont interdites , examinons quel avantage offre la concentration des sciences dans Paris.

Je ne sais jusqu'à quel point le tumulte d'une grande ville convient aux sciences amies de la méditation , mais je ne pense point qu'il leur soit indispensable. Ce n'est pas dans les vastes cités , ce n'est pas dans le sein des académies qu'elles se sont manifestées par d'importantes découvertes. Les premières inventions scientifiques n'eurent d'autre source que les travaux habituels , la force d'intelligence , les essais réitérés de leurs auteurs. Les sciences alors étaient tout individuelles , et disséminées partout où dieu plaçait un de ces génies qui honorent le monde. C'est ainsi que la poudre à canon , la boussole , l'imprimerie , furent inventées , à des époques où l'on ne soupçonnait point la centralisation d'une capitale , dans les contrées où elle n'existait pas. Peut-être alors , eut-il été désirable qu'une ville centrale eut réuni les inventeurs. Isolés , ils se communiquaient leurs travaux avec peine ; mais l'imprimerie a rendu inutile la centralisation.

Depuis , les sciences solitaires étincelèrent en mille endroits divers. Sans remonter trop haut , c'est à Boulo-

gne que Galvani observait naguère une nouvelle force de la nature dont Volta à Pavie découvrait les lois. Le sauveur de l'enfance, Jenner, se livrait à ses bienfaisantes études dans une petite ville qu'il refusa de quitter pour Londres. Dans son mesquin atelier d'instruments de mathématiques à Glaskow, Wast, préludait au perfectionnement de la machine à vapeur. Manufacturier d'Annonay, Mongolfier, livré à lui-même, devait le belier hydraulique à ses profondes méditations, et les ballons à un moment de vague rêverie. A Dijon, Guyton de Morveau luttait de génie et de gloire avec l'illustre Lavoisier. Sous son humble toit de tisserand, dans une paroisse de Lancashire, Hargeaves inventait les *jeunys*, premières machines pour le filage du coton. Dans un village voisin, se trouvait un pauvre barbier, nommé *Arckwright* : c'était l'homme extraordinaire à qui l'on doit le filage aux laminoirs. Fulton, qui seul valait toute une assemblée de savans, n'avait pour ainsi dire point de patrie, et dans un pays où les sciences étaient presque inconnues, Franklin devinait la nature de la foudre et lui dictait des lois.

Et maintenant, de doctes astronomes ne lisent-ils pas dans les cieux à Marseille comme à Paris ? Lyon et Nancy n'ont-ils pas leurs chimistes ? A Montpellier, à Strasbourg d'habiles médecins ne se font-ils pas une noble part d'admiration et de confiance ?

Dans l'état actuel des sciences, elles ne doivent plus marcher à pas isolés, interrompus ; elles doivent s'avancer largement, s'étendre, se rectifier, et désormais attendre leurs progrès d'une propagation générale. Le temps est loin, où elles empruntaient le voile des mystères religieux de l'antiquité, où elles se cachaient dans les cloîtres du moyen âge, où elles se réfugiaient dans

le cabinet du savant. Désormais leur gloire est dans leur popularité. Il faut que le savoir devienne une monnaie courante, qu'il féconde la France agricole, éclaire la France industrielle, guide la France commerciale.

La connaissance approfondie du sol et des engrais, une théorie rationnelle d'amendemens, de sages rotations d'assolements, l'habitude des irrigations ou des fossés d'écoulemens, l'établissement des prairies artificielles dans les terrains abandonnés aux vaines pâtures, la multiplication du bétail, le croisement des races, des principes d'hygiène appliqués à l'entretien des animaux domestiques, quelques connaissances de médecine vétérinaire ; telles sont les lumières, sans lesquelles les agriculteurs seront plus ou moins malheureux. Mais comment les paysans ne sachant pas lire, religieusement soumis aux préjugés paternels, atteindraient-ils à ces résultats, quand leurs propriétaires sont presque également étrangers aux sciences agronomiques ? Renfermées dans des sanctuaires, où ne peut pénétrer le simple villageois ; promulguées par des journaux qu'il ne lit pas, ces sciences sont en vain honorées par les académies de province. Les plus riches propriétaires, ceux qui pourraient le mieux seconder ces louables efforts, s'éloignent de leurs terres, négligent de les améliorer. Aussi des landes stériles désolent les environs de Bordeaux, couvrent la Champagne Pouilleuse ; aussi le Bourbonnais, le Nivernais, la Sologne, le Maine, où s'étendent des friches honteuses, accusent l'impéritie de l'agronome français. Aussi de pauvres métayers travaillent, avec une indolente routine, de mauvais terrains, trop sûrs d'échanger le labeur de leur vie entière contre la misère et l'insolvabilité. Aussi, l'on compromet la santé des troupeaux par l'oubli de toute précaution hygiénique ; et

quand frappe la maladie, on appelle la superstition. Puis, si quelques années heureuses réparent ces désastres, on s'écrie : *l'agriculture produit trop* ! on accuse la fertilité du sol, on maudit l'abondance. Insensés !..... Que ne dites-vous aussi que le soleil éclaire trop !

L'industrie produit trop, disent à leur tour des fabricans. Ils ignorent que cette surabondance sur un point annonce la disette ailleurs ; que le défaut de produits échangeables cause cet engorgement, que cette richesse factice est un signe de pauvreté. Et cependant ils accusent les machines, ne sachant pas qu'elles sont la providence de l'industrie ; que dans leur secours nous ne pourrions soutenir la concurrence avec l'industrie étrangère. Ils blâment en secret l'affranchissement industriel que les aïeux de nos ouvriers appelaient avec des larmes de douleur, avec des cris de rage ; ils invoquent les douanes, oubliant qu'elles ne servent qu'à faire payer bien cher ce qu'on pourrait avoir à bas prix, et que leur protection terrible frappant mortellement le commerce intérieur, le commerce extérieur ne donne vigueur qu'à la fraude. Ils pensent ainsi, tant ils sont étrangers aux vérités économiques qui devraient être usuelles, qui devraient courir les fermes, les manufactures, les boutiques, les ateliers.

Cette ignorance compromet gravement la production, plus compromise encore par le défaut de connaissances industrielles. A l'exception de la seconde ville de France, de Lyon, partout on voit les gens habiles, studieux se rendre à Paris, et les rares fabriques des départemens végéter sous la rouille de la routine. Cependant une difficulté d'exécution se présente, une machine cesse de fonctionner : le chef est obligé d'aller chercher au loin l'appui de l'ouvrier industriel, les

conseils de l'homme savant. Avant de quitter sa maison, de faire un onéreux voyage, il hésite, il tâtonne, il tente des essais inutiles et coûteux. La production s'arrête, l'échange languit; pour que le fabricant ne fut point en perte, il lui faudrait vendre des produits imparfaits, beaucoup plus chers que d'excellens, heureux encore, si mal est réparé, si la théorie du savant éloigné n'est point infirmée par la pratique.

C'est donc un malheur égal pour le savoir, pour l'industrie, quand le dépôt des sciences est restreint, l'esprit de routine remplace l'émulation, les applications sont rares, leurs fruits avortés ou perdus. Ah! si la science plus populaire se fût courbée vers l'ouvrier, eût appelé la femme que son nom seul épouvante, qui sait combien d'hommes de génie elle eût trouvés au fond d'un atelier, combien de grandes intelligences elle eût reveillées à la fois sous la dentelle et sous la bure! Le serrurier Mandsley devinait-il qu'il serait le premier fabricant des machines anglaises, simple constructeur de roues de moulin; Reuni songeait-il aux vastes canaux qu'il fit construire; ces femmes qui, avec tout effort, malgré tant d'obstacles, fondent aujourd'hui un athénée, auraient peut-être atteint, peut-être reculé les bornes actuelles de la science, car enfin Dieu ne les fit point stationnaires, Dieu ne dit point à la moitié de la grande famille humaine : *Tu n'iras pas plus loin!*

Elisabeth CELNART.

REVUE.

OUVRAGES D'ÉDUCATION.

Des ouvrages d'éducation, des ouvrages pour l'enfance, s'écrie-t-on, lorsqu'apparaissent des livres nouveaux qui traitent de l'éducation, et partant de l'enfance? Il est vrai que depuis bien des années on a imprimé, réimprimé tant d'œuvres sans valeur, qu'il faut peu s'étonner de voir ainsi le lecteur défiant devant le meilleur titre. Notre monde se compose de dupes et de fripons ; on lui a fait souvent jouer le rôle de dupe, il s'en tient avisé. Au fait, si c'est une chose utile qu'un bon livre, en revanche rien n'est plus dangereux qu'un mauvais, et nous dirons qu'en cette matière *la qualité* vaut mieux que *la quantité*. Les anglais, en fait de littérature enfantine, sont beaucoup plus avancés que nous ; chez eux, chaque âge a ses œuvres complètes, et l'on peut même leur reprocher de tomber, à cet égard, dans une dangereuse profusion ; ainsi, par exemple, il n'est point rare de trouver des romans pour l'enfance et l'adolescence, comme si l'enfance et la première jeunesse devaient avoir leurs romans!.. Mais laissons de côté la critique pour revenir à notre sujet.

Parmi les ouvrages publiés depuis quelque temps dans l'intérêt de la jeunesse, nous devons donner le premier rang à ceux de M^{lle} Ulliac Trémadeure. Son petit Bossu ou la Famille du Sabotier, est, selon nous, un ouvrage de la plus grande valeur. Jamais tant de matériaux ne furent réunis dans un aussi petit cadre, jamais on ne démontra avec plus de précision et de clarté les choses

les plus compliquées. Tout , dans ce livre, a son utilité, et le petit bossu ne fait pas mentir le proverbe : *il a de l'esprit comme un bossu*. Avec cela, ce qui sort de la plume de M^{lle} Trémadeure a un cachet particulier; l'on sent que pour elle, écrire c'est avoir mûrement réfléchi et pesé avec conscience *la raison des choses*. Ainsi, comme elle l'a dit, avant tout, *elle a un but et une volonté*.

Le petit Bossu offre un intérêt toujours croissant; on aime à suivre cet être difforme, on le retrouve avec plaisir au milieu des quatre jeunes montagnards qu'il façonne à son gré, et dont il développe avec un tact exquis toutes les facultés. Non-seulement ce livre est bon pour l'enfance, pour la jeunesse; mais nous connaissons telle grande dame, tel homme instruit, qui pourraient lire à leur profit la famille du Sabotier, et y puiser d'utiles connaissances.

La mécanique, la physique, l'histoire, la géographie, tout a trouvé place dans ces deux petits volumes que nous recommandons aux mères pour leurs filles, aux instituteurs pour leurs élèves.

Jean-Marie, du même auteur, est un petit ouvrage charmant. L'éloge que nous pourrions en faire serait trop au dessous de son mérite réel pour que nous l'entreprenions, nous croyons donc agir avec justice en engageant nos abonnés à le lire. Nous leur donnerons encore le même conseil pour *Laidreur et Beauté*, et les *Dimanches du vieux Daniel*. Ces trois ouvrages, faits pour assurer une réputation douteuse, ont prouvé que rien de médiocre ne peut sortir de la plume de leur auteur, aussi ont-ils eu un succès durable!!

M^{lle} Trémadeure ne se contente pas d'écrire utilement, elle écrit encore beaucoup; ainsi, les mères qui voudront donner des livres amusans et instructifs à

leurs petites filles , à leurs petits garçons , devront leur procurer *la petite Fermière*, le *petit Jardinier*, le *petit Laboureur* et les *Vendanges*. Ces quatre ouvrages , ornés de gravures , se vendent , ainsi que les premiers , chez MM. Pesron et Didier , libraires à Paris ; Babeuf , rue Saint-Dominique , n° 2 , à Lyon , et au bureau du journal.

Parmi les ouvrages d'éducation édités récemment dans notre ville , on trouve un traité de rhétorique à l'usage des demoiselles et adressé particulièrement aux mères et institutrices. Quoique sous plusieurs rapports nous eussions aimé voir M. Faure , auteur de cet ouvrage , entrer dans une voie plus large , et préparer les jeunes filles à l'étude des différens genres littéraires qui ont envahi le siècle , nous lui tenons compte cependant du choix qu'il a fait parmi les auteurs aujourd'hui appelés classiques , des pièces de poésies contenues dans son ouvrage.

Le traité de rhétorique , à l'usage des demoiselles , se vend à Lyon , chez M. Rusand , libraire , rue Mercière.

MANUEL DES NOURRICES.

Ce nous est justice et plaisir de mentionner ici un livre qui se rendrait recommandable par son titre seul , s'il ne l'était surtout par le nom de son auteur. Nous voulons parler du manuel des nourrices , dû à la plume de M^{me} Elisabeth Celnart connue par d'utiles et agréables productions. Ce manuel , qui devrait devenir le *vade-mecum* de toutes les jeunes mères ; est de la plus grande utilité pour elles , et nous savons bon gré à M^{me} Celnart de ce qu'elle a écrit un livre à la portée de tou-

les les bourses ; que les mères, riches et pauvres le lisent donc, elles y puiseront de sages instructions pour le temps de l'allaitement, et resteront convaincues que pour conseiller une femme, il n'est rien de tel qu'une femme.

Le manuel des nourrices se vend à Paris, Lyon et Clermont, chez les principaux libraires, et au bureau du Conseiller.

BIOGRAPHIE DES SAGES-FEMMES.

Encore un livre qui doit avoir place dans notre journal, parce qu'il se rattache à des noms de femmes qui se sont illustrées dans une profession que nous aimerions à leur voir conserver exclusivement, si leurs études étaient plus approfondies.

Il ne suffit pas, pour la femme, d'avoir suivi pendant une ou deux années la pratique d'un bon professeur, il faut encore se fixer à de plus graves études, et apprécier, non une partie de la chirurgie, mais toute la chirurgie, afin que la jeune mère, qu'une pudeur bien naturelle poursuit jusque dans les plus cruelles douleurs, n'ait pas lieu de s'alarmer d'une grossesse dont l'art peut assurer les chances.

C'est dans l'espoir de voir les femmes s'adonner à une profession qui leur est enlevée, que les auteurs de la biographie des sages-femmes célèbres, ont mis en relief celles qui ont illustré leurs noms par une longue et heureuse pratique. Cet ouvrage, orné de portraits parfaitement vrais et d'un grand luxe typographique, se vend à Paris, chez Triquard, libraire-éditeur, rue de l'École-de-Médecine, n° 3 ; à Lyon, chez M. Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2.

POÉSIES.

Nos lectrices apprendront avec plaisir qu'un recueil de poésies vient d'être publié, sous le nom de *Mosaïque Poétique*, par nos jeunes concitoyens, hommes d'inspirations et de douces rêveries. L'éditeur de cet ouvrage qui, sous un adroit pseudonyme, cherche à se dérober à nos éloges, a bien mérité de ses concitoyens en s'associant à une œuvre de décentralisation tout-à-fait progressive; nous l'en remercions pour nous et pour nos lectrices, bien convaincues que toutes voudront lire la mosaïque de nos poètes *intra-muros*. Cet ouvrage se trouve, ainsi que le charmant recueil des chansons de M. Kauffmann, à Paris, chez M. Bonaire, libraire, Boulevard-des-Italiens, n° 10; à Lyon, chez tous les marchands de nouveautés.

La directrice,
Eugénie NIBOYER.

GRAND-THEATRE.

Depuis quelque temps *Angèle* partage avec *Robert-le-Diable* les bravos du public. Le nom de l'auteur d'*Antony* a suffi pour attirer la foule, et l'intérêt du drame vient justifier l'engouement général. Toutefois, disons-le, on pourrait souvent appliquer à M. Alexandre Dumas ces paroles de Boileau : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. » En effet, on peut trouver dans le monde d'adroits intrigans qui, comme d'Alvimar, se font de la séduction un marche-pied pour arriver à tout. L'on conçoit ce caractère d'homme qui, après avoir exercé sur une jeune fille de 16 ans sa puis-

sance de fascination , tourne tout à coup ses vues ambitieuses sur une mère jeune encore qui semble lui promettre un brillant avenir. Mais que cette mère aime assez peu sa fille pour ne pas deviner le secret de son ame alors qu'elle est remplie de larmes , qu'elle l'a quitté, l'ayant à peine vue, pour courir où l'appelle son ambition , ses projets de mariage , et que plus tard , pour cette même enfant , elle devienne capable des plus grands sacrifices , voilà ce qui est peu vrai ou du moins peu vraisemblable. Somme totale, *Angèle* est un drame parfaitement écrit , mais peu moral , et nous conseillons aux mères de famille de ne point mettre aux yeux de leurs filles cette intrigue d'amour avec toutes ses conséquences. L'innocence est comme une feuille de rose qu'un souffle peut faner ; gardons de l'exposer, et n'imitons pas ces mères imprudentes qui pour inspirer à leurs enfans l'horreur du crime , les familiarisent avec les exécutions et le pilori , étrange moyen de correction dont on a droit de s'étonner dans un siècle aussi avancé.

Nous devons dire, pour rendre hommage à qui de droit , que MM. Valmore et Vadé-Bibre ont joué avec un talent supérieur ; le premier, le rôle hideux de d'Alvimar ; le second , le rôle si tendre et si touchant de Henry Muller. M^{me} Pougaud Doligny a eu de la grâce et de l'énergie dans le rôle de la comtesse de Gaston ; mais l'actrice qui dans cette pièce s'est montrée avec toute son ame , tendre et passionnée , et qui a eu tour à tour de la joie ou des larmes , c'est M^{me} Meinier. Jamais , nous le pensons , *Angèle* n'a été rendue avec autant de vérité et de sentiment , c'est à en briser l'ame , et , nous en sommes sûre , c'est aux dépens de sa santé que M^{me} Meinier procure au public tant et de si vives émotions.

Nous verrions donc avec plaisir que cette jeune femme si intéressante sous tous les rapports, jouât moins fréquemment un rôle qui use sa vie. M. Lecomte, qui sait concilier toutes choses, trouvera sûrement le moyen de ne nous pas priver d'Angèle et de nous conserver M^{me} Meinier; c'est notre vœu.

Eug. NIBOYET.

PUDEUR. — PRUDERIE.

Dans notre langue on est tellement accoutumé à se payer de mots sans valeur, que souvent on confond la signification propre de certains. Ainsi, bien que *pruderie* et *pudeur* n'aient pas du tout le même sens, on les emploie souvent l'un pour l'autre et l'on dit, en parlant d'une prude : c'est une femme qui a de la pudeur; ou bien, encore mieux, de celle qui a de la pudeur : c'est une prude.

La pruderie, selon nous, est à la pudeur ce que la fausse monnaie est à la monnaie de titre, semblable quant à la forme, dissemblable quant au fonds.

En général il faut se méfier des gens qui vous disent à tout propos : ma pudeur s'oppose à ce que je me conduise de telle ou telle manière, etc.; car si rien n'est plus commun que le mot, rien n'est plus rare que la chose...

La pruderie a le secret de paraître sans être. Elle affecte dans le langage et le maintien une réserve mystique qui en impose à la foule, mais qui ne laisse point dupe quiconque sait son humanité par cœur. Il fut un temps, déjà bien loin de nous, où la pruderie eût son règne. Aujourd'hui on juge moins une femme *par ce qu'elle dit* que *par ce qu'elle fait*; on sent que la pruderie est une

manière d'être, une *habitude toute d'ostentation*, tandis que la pudeur est un sentiment intime qui porte à garder en soi le secret d'une bonne action.

La prude cherche la louange et s'y complait. Elle a l'air de fuir les regards, mais prend son temps de manière à laisser voir qu'elle cherche à les éviter; ainsi telle femme qui n'a pas reculé devant l'infamie de certains actes, a rougi d'un mot hasardé jeté dans un salon où elle *pause en toute sûreté*, confiante qu'elle est sur la foi d'un mystère...

La pudeur n'a dans le langage rien de guindé. Elle ne se limite point et appartient à tous les âges comme à tous les sexes. On a dit de la modestie qu'elle est l'art de se faire louer deux fois. La pudeur au contraire est l'art de n'être pas loué du tout. Faire sans dire, voilà son secret... On a de la pudeur quand on ne se loue point, quand on oublie ce *moi chéri* si difficile à abstraire, quand on tient à cœur tout ce qui dans le monde est compté à honneur; quand on place en relief, sans brisement d'amour propre un collègue qu'on peut égaler. Ainsi *pudeur* ce n'est pas *pruderie*, mais conscience et honneur tout à la fois. *La directrice*, Eug. NIBOYET.

ANALYGRAPHIE,

Ou méthode facile pour apprendre en peu de temps l'orthographe, d'après les règles de la Grammaire française, sans avoir besoin de conjuguer, ni de réciter de mémoire, par C. Baulieu : 1 vol. in-12. revu, corrigé, augmenté. Trois éditions en moins d'un an, une contre-façon, déposent plus en faveur de l'ouvrage et de la méthode que toute recommandation.

A Lyon, chez M. Rusand et tous les libraires; à Paris, chez M. Brunot-Labbe, libraire, quai des Grands-Augustins, n° 33, et dans les principales villes de France.

LÉON BOITEL, gérant.

Imprimerie de L. BOITEL, quai St-Antoine, 36.
Épreuve.

Précis historique

SUR LES

ÉVÈNEMENS DE LYON.

Michoud

C'est un devoir pour qui sent battre dans sa poitrine un cœur exempt de passions haineuses et d'esprit de parti, de reproduire dans toute leur vérité les événemens dont notre ville est encore tout émue ! Le sang français vient de couler ! La guerre civile, fléau des nations, s'est allumée à Lyon avec une effrayante rapidité. Peuple et soldats, tous ont été à la peine, et il y a eu là de part et d'autre bien de l'héroïsme dépensé malheureusement....

Depuis les événemens de mars il y avait dans les esprits un ferment de discorde. Les fabricans et les ouvriers, fatigués de se faire toujours de nouvelles concessions, en étaient arrivés à se provoquer du regard, attendant une occasion pour se jeter le gant.

Le samedi 5 avril, une première manifestation eut

lieu sur la place Saint-Jean, où se trouvait certain nombre d'ouvriers inoffensifs. Un détachement de soldats appartenant au 7^e régiment de ligne, envoyé pour dissiper le rassemblement, fraternisa avec les ouvriers, et réchauffa par ce seul fait beaucoup de passions assoupies. Les ouvriers crurent aux sympathies de la troupe, des toasts furent portés, mais on s'en tint aux démonstrations et le calme se maintint.

Le lendemain les Mutuellistes, au nombre de dix mille, parcoururent la ville avec recueillement, accompagnant ainsi à sa dernière demeure le corps du nommé Guillermain, un de leurs frères. Cette promenade de deuil fut le prétexte de la grande catastrophe qui pèse sur nous de tout le poids du sang répandu...

Quelques Mutuellistes arrêtés lors des derniers événemens devaient être jugés mercredi 9. Leurs partisans déclarèrent, dès le dimanche, qu'ils protesteraient en masse contre la sentence, et l'autorité bien informée avait pris toutes ses mesures pour que force restât à la loi. Dès le matin des troupes furent distribuées dans tous les quartiers de la ville, afin d'empêcher la jonction des ouvriers en cas d'attaque. Il eut fallu pour un bien de paix que les ouvriers arrêtés eussent été jugés sans bruit, afin que nul ne pût prendre de là aucun prétexte d'hostilité; mais il n'en fut pas ainsi, et tandis que les prévenus étaient sur les bancs, un rassemblement se formait sur la place Saint-Jean. On y avait élevé à la hâte une barricade, lorsque les troupes, précédées d'agens de police, y arrivèrent en nombre. Un agent de police qui s'efforçait d'enlever les planches de la barricade fut visé de très-près par un homme qui portait un pistolet, mais dont le coup manqua.

Un autre agent de police, nommé Lefèvre, s'occu-

paît dans le même moment à enlever les planches de la barricade ; un officier qui arrivait sur elle avec sa troupe, crut que cet agent de police était un des insurgés qui travaillait à construire cette barricade, il saisit le fusil de l'un de ses soldats et le déchargea sur le malheureux agent, que d'autres témoignages disent avoir été tué par les ouvriers révoltés. C'est dans le moment de ce premier coup de feu que les sommations d'usage furent faites ; mais au lieu de marcher la baïonnette en avant, la troupe fit une décharge qui laissa plusieurs hommes tués ou blessés. Dès cet instant le signal du combat fut donné, le peuple parcourut la ville en courant et criant : *aux armes !* Les magasins se fermaient, la terreur se peignait sur tous les visages ; on allait en tout sens, on se heurtait, se coudoyait, et il était aisé de pressentir que l'orage allait commencer, bien que les ouvriers les plus avancés eussent tout fait pour le conjurer, pensant que le moment n'était pas encore venu où ils pourraient agir dans l'intérêt de leur cause.

Plusieurs régimens cantonnés dans les villes environnantes reçurent l'ordre de se porter sur Lyon, et y arrivèrent successivement. Un camp fut improvisé sur la place Bellecour, la troupe prit position dans toutes les maisons des hauteurs qui dominent la ville ; tous les établissemens publics furent occupés militairement.

A onze heures précises, et tandis que le procureur du roi concluait contre les Mutuellistes à l'application des articles 415 et 416 du code pénal, les premières détonnations se firent entendre dans la direction de la place Saint-Jean. Les deux postes peu nombreux de la place du Change et du Jardin des plantes furent surpris et désarmés ; un troisième, situé sur le quai Saint-Antoine, au lieu appelé la Mort-qui-Trompe, fit sa retraite en bon ordre.

Vers midi le danger s'aggrave, les charrettes sont arrêtées et renversées, les barricades s'élèvent, le canon gronde, on ne vivait plus. Déjà un engagement a eu lieu aux environs de l'Hôtel-de-Ville, sur la place des Terreaux; les maisons sont envahies, le feu va se croisant; bientôt une barricade est enlevée par quelques compagnies, mais ce n'est pas sans avoir laissé des traces de sang sur le terrain qu'elle occupait. Dès que les soldats s'aperçoivent que l'on a tiré sur eux de quelque maison, ils y entrent avec violence pour tâcher de découvrir les coupables. A chaque instant on conduit à l'Hôtel-de-Ville des ouvriers prisonniers. Les hôpitaux s'encombrent, la fusillade continue; toutes les communications sont interrompues, beaucoup d'habitans se trouvent isolés de leurs familles, de leurs amis, et retenus en captivité dans des quartiers éloignés des leurs. Pendant ce temps tout le monde s'inquiète, on trouve le temps si long!!!

Sur la place de l'Herberie plusieurs pétards ont abîmés les devantures et l'intérieur des magasins de MM. Chevallier, Perrier, Mayer, Menoud, Socard, etc. Pas une vitre n'a résisté au retentissement de la mine. Pendant ce temps, le tocsin d'alarme se fait entendre de toutes parts, les rues sont désertes, des sentinelles sont appostées de vingt en vingt pas pour empêcher aux hommes de circuler. Dans les quartiers où l'on se bat la troupe tire sur toutes les personnes qui, nonobstant la défense, s'obstinent à sortir, ainsi quantité d'êtres inoffensifs ont été frappés de mort, soit en traversant une rue en largeur, soit en se plaçant curieusement sur leurs portes,

Le 10, le feu continue avec activité. Dès le grand matin, des coups de fusils se font entendre, toutefois l'ac-

tion ne recommence guère que vers les 9 heures. Plusieurs nouvelles barricades établies pendant la nuit, servent de refuge aux insurgés dans les rues de la Poulallerie, à la place de la Fromagerie. Le feu s'est vivement engagé sur la place et l'avantage semble d'abord rester aux ouvriers qui refoulent les soldats de la rue Sirène à la place du Plâtre et s'emparent de l'Eglise St-Nizier dont le tocsin commence de suite à sonner. L'action devient générale, la troupe cherche à débusquer les ouvriers qui, pendant la nuit se sont emparés de plusieurs postes importants, tels que St-Just, la Guillotière, le quartier du Jardin des plantes, la place Sathonay, la Grand'Côte, la rue Vicille-Monnaie, etc. Le faubourg de la Guillotière présente surtout une vigoureuse résistance, une lutte acharnée s'engage de maison en maison, la troupe lance des boulets rouges et des pétards sur plusieurs points. Un charron est requis, pour faire rougir chez lui, les boulets qui doivent incendier les maisons dans lesquelles les ouvriers se sont réfugiés. Bientôt plusieurs incendies éclatent, quelques combattants vont se cacher dans les caves; mais les maisons croulent et les malheureux sont étouffés sous les ruines, sans qu'on puisse leur porter secours. En général dès qu'une maison est désignée comme ayant servi de refuge aux insurgés, la troupe s'en empare militairement, usant de tous ses droits pour se faire justice. Plusieurs ouvriers, pris les armes à la main, ont été fusillés sur-le-champ. D'autres ont été seulement arrêtés et conduits en prison. Roanne, St-Joseph, l'Hôtel-de-Ville, tout est plein, encombré, et ces malheureux ont à peine un mauvais matelas pour se coucher. Quelles conséquences! Quels résultats!

Un bateau de foin, stationné près de l'Île-Perrache,

prend feu et brûle en même-temps que les maisons de la Guillotière. Ses amarres consumées , le bateau va s'échouer contre le pont de Chazournes , qui devient également la proie des flammes et tombe bientôt dans l'eau qui bouillonne avec force.

Pendant que cela se passe , les ouvriers s'emparent de trois mauvaises pièces de canon qui étaient enclouées dans le petit fort de St-Just, dont ils deviennent maîtres mais comme bientôt ils manquent de projectiles , c'est sur les boulets qu'on leur envoie qu'ils spéculent pour rendre la partie , ainsi ils attendent qu'on leur ait jeté la mort pour la renvoyer.

La ligne des Brotteaux aux Charpennes est le théâtre d'une vigoureuse fusillade pendant deux jours. La troupe , après s'être rendue maîtresse de la Guillotière, s'est avancée sur la rive gauche du Rhône. Les insurgés , au contraire, occupent le quai de Retz depuis la rue Basseville jusqu'à la place du Concert. De la position qu'ils ont prise les soldats tirent à boulet sur les maisons du quai. Les ouvriers ne répondent à ce feu que par une mousquetterie soutenue ; mais ils se soutiennent, et auraient conservé leurs positions si le canon n'eut pas trop abîmé les maisons devant lesquelles ils se trouvaient. Une de ces maisons s'est entièrement écroulée, d'autres ont été fortement ébranlées. Dans plusieurs quartiers de la ville , notamment dans la grande rue des Capucins, il n'y a pas un seul carreau de vitre entier. Partout où le canon a joué le mal a été grand. Mais ce qui a surtout ajouté aux désastres , c'est l'emploi des pétards dirigés contre plusieurs maisons au centre de la ville. Ainsi dans la rue de l'Hôpital grand nombre de portes ont été brisées par l'effet de l'explosion de la poudre. De toutes parts le canon et la

fusillade se sont fait entendre pendant cette seconde journée du jeudi. Les incendies éclatent, des postes sont pris et repris plusieurs fois ; le quai de Rétz et la place du Concert sont mitraillés sans interruption ; les boulets creusent largement leur place dans les murs ; des fenêtres sont mutilées au point de ne laisser aucune chance de vie aux locataires qui se réfugient dans les caves, ou s'enfuient exposés au danger du coup de feu. Près de la Halle-au-blé, un peu au-dessous du pont Lafayette, une maison s'écroule entièrement. Sur la place du Concert, la maison habitée par le successeur de M. Mille, pharmacien, ne laisse plus voir que des débris des portes et des fenêtres. Tous les meubles ont été brisés et la maison abandonnée par tous les locataires. Plusieurs personnes inoffensives sont atteintes sur les quais ou dans l'intérieur de la ville par des balles perdues. Il est impossible de se faire une juste idée de l'aspect de cette immense cité livrée ainsi aux horreurs de la guerre civile. C'est un spectacle qu'il faut avoir vu pour y croire, tellement cette lutte à main armée a changé les hommes. Aux uns, il suffit du vêtement d'ouvrier ; aux autres, de l'habit militaire, pour être mis en joue et frappés, et pourtant de part et d'autre ce sont des Français qui combattent ; de part et d'autre ce sont des hommes qui ont voulu la révolution de Juillet, et qui si la France eût eu des ennemis à ses frontières, se fussent levés en masse pour les repousser. Les malheureux ! une fausse espérance les a trompés, ils se sont livrés à leur imprudente imprévoyance, et les voilà morts ou proscrits... Est-ce donc là le résultat des glorieuses journées qui ont changé la dynastie française ?

La troisième journée du vendredi, 11 avril, était attendue comme décisive. Pendant la nuit et dans la plus grande obscurité la fusillade recommence.

Au point du jour la lutte s'engage sur plusieurs points. Une maison faisant l'angle de la rue Basseville, appartient d'abord aux ouvriers, qui font feu sur le poste du pont Morand. L'artillerie répond à cette fusillade par une canonnade soutenue. Ouvriers et soldats, font chacun de leur côté des barricades, derrière lesquelles ils se retranchent. Les communications sont toujours interceptées de rue à rue et souvent de maison en maison. Dans les quartiers où l'on ne se bat pas, de fréquentes patrouilles se succèdent et l'ordre est intimé aux habitants de ne pas se mettre à leurs fenêtres, sous peine d'être victimes de leur curiosité. De moment en moment les ordonnances se succèdent chez les généraux Aymar et Fleury, qui se portent eux-mêmes sur plusieurs points, où leur présence semble être nécessaire. Des vivres et des liqueurs spiritueuses sont distribués aux soldats, qui reçoivent du renfort. Les insurgés sont traqués sur tous les points ; plusieurs postes sont abandonnés par eux. Les bombes pleuvent toujours sur le quai de Retz, le Collège est mis une fois en feu par les projectiles lancés par la troupe, les élèves y établissent une chaîne et parviennent à éteindre l'incendie. M. Noiroux, professeur du collège, est obligé de jeter sa bibliothèque par les fenêtres pour empêcher l'incendie de faire des progrès. Dans la rue Raisin une maison est brûlée au moyen d'un baril de poudre que les soldats y ont placé, et auquel ils ont mis le feu par une mèche de corde.

Le soir les troupes campent sur divers points, des bivouacs sont établis, de grands feux allumés, et le canon ne se fait plus entendre. De temps en temps la fusillade semble reprendre, mais la nuit ne permet pas de combat, et ces coups sont dirigés au hasard, vers les points où l'on a cru distinguer quelque bruit.

A chaque instant l'alarme recommence, et cette nuit ne laisse guère reposer ni les citoyens, ni les soldats.

Le samedi 12, une tentative est faite pour enlever une barricade située à la montée de la Grand'Côte, mais les ouvriers qui la défendent repoussent vigoureusement les soldats. Plusieurs blessés sont rapportés à l'Hôtel-de-Ville.

L'église Saint-Nizier, qui est au pouvoir des insurgés, devient le théâtre de plusieurs engagements sanglans. Les ouvriers qui l'occupent se sont ménagé leur retraite sur l'église des Cordeliers, quartier général, où se trouvent à la fois les morts, les blessés et la fabrique de poudre; ce point, vigoureusement défendu, tient long-temps les soldats en échec, ils craignent de s'avancer dans les rues d'où une vive fusillade est dirigée sur eux, aussi leur canon ne cesse de lancer ses bordées; les maisons de ce quartier, abîmées par le feu de mousqueterie et de mitraille, présentent un aspect bien triste. Les insurgés embusqués sur les toits derrière les cheminées, font aux soldats une guerre meurtrière, mais à leur tour ces derniers pénètrent dans les maisons, y prennent position et tirent vigoureusement sur leurs ennemis jusqu'au moment où un sergent de la ligne ose malgré le danger, regarder derrière la barricade où se trouvent les ouvriers, rassuré par leur petit nombre, il excite ses camarades et bientôt l'église Saint-Nizier est emportée d'assaut, le drapeau tricolore remplace le drapeau noir.

Vers les cinq heures une compagnie de voltigeurs du 28^{me} se porte au pas de course du pont Morand aux Cordeliers et enlève plusieurs barricades placées à la descente du pont Lafayette; cette compagnie s'établit sur les places du Concert et des Cordeliers, malgré les

balles et les pierres lancées de toutes parts contre elle

C'est immédiatement après cette prise de possession que le feu du canon redouble et que toutes les forces se dirigent sur l'église des Cordeliers, où se sont réfugiés les malheureux insurgés ; force leur est bientôt de céder, et au moment où les soldats entrent avec violence dans ce lieu de grâce et de prière, au moment où les vaincus cherchent à se cacher pour éviter la mort, l'un d'entr'eux se place debout sur l'autel située vis-à-vis de la grande entrée, et là, les bras croisés, il s'écrie avec énergie : mes amis, voici le moment de mourir pour la patrie ! au même instant, il tombe criblé de balles..... vingt des siens que avaient survecu à leurs camarades tués ou blessés, sont massacrés par les soldats. Deux chirurgiens occupés avec une femme et une jeune fille à panser les blessés auraient également payé de leur vie, si deux soldats ne leur eussent fait un rempart de leurs corps, en criant qu'une telle vengeance était abominable. La jeune fille ayant fait un mouvement avec le bras a reçu au même instant une balle qui lui a percé la main, elle est maintenant à l'hôpital, et raconte elle-même ce fait si honorable pour les deux militaires dont nous regrettons de ne pouvoir citer les noms.

Pendant que ces scènes de carnage se passaient à Lyon, le faubourg de Vaise était aussi le théâtre d'événemens affreux. Le jeudi, les ouvriers, au nombre de 200, avaient commencé à construire des barricades à l'entrée de la Barrière. Mêlés avec des soldats qu'on envoyait à Alger par mesure disciplinaire, et qui voyant ce mouvement populaire, avaient désarmé leurs gardiens, ils avaient, pendant ces deux jours, pris toutes les positions jusqu'à l'École Vétérinaire. Là ils se livrèrent à des excès

d'ivresse et se retirèrent , emportant avec eux quelques objets dont ils purent se saisir. Ce fait n'a rien d'étonnant , si , comme on l'assure , la ville de Lyon donne asile à 1,500 forçats libérés , la plupart domiciliés dans les faubourgs. Ces hommes , que la société rejette , que la loi flétrit , qui n'ont rien à perdre et tout à gagner , se jetteront toujours dans le parti des mécontents. C'est la masse flottante de notre ville , c'est une plaie sociale qu'il faut traiter , si on ne veut la rendre incurable.

Le fort St-Jean , qui domine le faubourg de Vaise , a tiré le samedi pendant plusieurs heures ; enfin à midi l'infanterie a débouché par le pont de Serin , tandis que plusieurs détachement arrivés à la hauteur dite du Grillon ont barré le passage aux révoltés. Dans ce moment le tocsin , le pas de charge , la mousqueterie , la mitraille ! tout allait à la fois. Point de quartier ! criaient les officiers aux soldats. Mort ! répétaient les insurgés. Arrivés à la barrière les soldats firent sauter la barricade et les fuyards furent poursuivis à outrance jusqu'à extinction. Dans une seule maison de la rue projetée , près de la place de la Pyramide , on a compté 15 morts. partout l'épouvante est à son comble , on fuit , on se cache , on tremble. Un malheureux jeune homme , Victor Jourdan , va faire une réclamation à l'officier du poste , inoffensif tout le temps de l'attaque , il tremble comme un enfant devant ces soldats irrités. L'un d'eux voit ses lèvres violettes les retourne et dit : voyez , il a déchiré des cartouches ; et tandis que la peur l'émeut et le trouble , il est frappé de mort... Disons que cet acte de barbarie , que la passion seule a porté à commettre , est le fait d'un seul homme et que le jeune Jourdan avait été d'abord protégé par un officier du régiment auquel appartenait le soldat.

M.^{lle} Artru, fille d'un boulanger, a été tuée à sa fenêtre dans la rue Longue.

Une vieille fille, nommée Villard, qui depuis trois jours manquait de pain, a été tuée en traversant la rue pour aller en chercher.

M. Raymond, propriétaire, place Sathonnay, a été tué dans son salon ; plusieurs personnes de ce quartier ont été arrêtées, quelques unes sont déjà remises en liberté.

L'acteur Roblin a été tué devant sa porte, rue du Garet. Plusieurs autres personnes inoffensives ont péri, victimes du hasard ou de leur curiosité.

Du côté de l'armée, on cite le brave colonel Mounier, tué au 1^{er} engagement place Sathonnay : cet officier aimé de tous ses frères d'armes a laissé de vifs regrets au 28^e régiment de ligne qu'il commandait ; un capitaine du même régiment a également perdu la vie ; on cite aussi plusieurs officiers du 27^e occupés long-temps sur le versant des hauteurs.

Trois insurgés réfugiés dans l'une des maisons du faubourg de Vaize y sont poursuivis et tués. L'un d'entr'eux qui s'est caché dans une cheminée y reçoit cinq coups de balle sans tomber ; alors une pailleasse est traînée sous la cheminée, le feu y est mis et le malheureux retombe grillé.....

Dans la cinquième journée du 13, rien n'est encore terminé. Différentes positions ont été prises par la troupe, mais les insurgés sont encore maîtres de toutes les hauteurs de la Croix-Rousse ; le plateau de Fourvières qui inquiète par son feu de batterie le camp de Bellecour et les quais, est enfin enlevé par surprise. Des hommes qui se disent insurgés engagent ceux qui font le service des canons à diriger leurs pièces du côté de Pierre-Scise ;

trompés par ce faux avis ceux-ci tombent au pouvoir de la troupe qui s'empare des canons et d'une partie des hommes qui les gardent.

Cet avantage est immense dès lors ; la Croix-Rousse ne peut tarder à se rendre, la position de la barrière Saint-Clair où se trouve une forte barricade, celle de la Grand'Côte et du clos Casati ont seules résisté à la violence du feu et soutenu jusqu'au dernier moment. Les faubourgs, quoiqu'ayant pris une part très-active au mouvement insurrectionnel ont peu souffert, quant à l'intérieur, si l'on n'en excepte la Guillotière, qui a eu tant et de si désastreux incendies.

Plusieurs insurgés réfugiés dans les caves dont les maisons brûlaient ont péri étouffés par l'affaissement des charpentes. Dans la rue Raisin, une vieille femme malade qui n'a pu être secourue au moment où le feu prenait à la maison qu'elle habitait, a été grillée dans son lit.

Dans la rue des deux angles le domestique de M^{me} Arnaud a été frappé d'une balle qui l'a tué, il était, comme tant d'autres curieux, derrière une fenêtre.

Le nombre des tués et blessés n'est pas encore connu, il est même à croire que de la part des révoltés on ne le connaîtra jamais exactement, car ces malheureux, pour ne pas s'exposer aux chances d'un jugement, se soigneront chez eux sans parler de leurs maux. Dans la rue Imbert Colomès, un brave de l'ancienne armée, le capitaine Hochette du 27^{me} régiment, a été tué par les insurgés qui lui ont pris ses épaulettes et sa bourse : ce généreux militaire avait, dès le matin, fait donner du pain aux habitants de la rue Imbert qui en manquaient. Lui-même il gémissait de cette guerre entre Français et eût donné sa vie pour apaiser tant de violence !

Il y a eu dans l'armée des traits de cruauté que rien n'explique, mais il y a eu aussi des sentimens bien généreux. Un jeune artilleur disait en montrant son fusil de porte en porte : voyez celui-là, il est vierge, il n'a pas tiré. » D'autres ont constamment fait feu en l'air pour ne pas frapper des Français. Le militaire n'aime pas la guerre civile, il sent qu'il y a pour lui plus de gloire à acquérir sur un champ de bataille, en présence de l'ennemi. S'il s'exalte et s'endurcit, c'est que la passion le domine et lui fait oublier tout sentiment humain. Dans les journées du 12, 13 et 14 les tombereaux de morts parcourent la ville recueillant tous ceux que la mitraille ou la maladie ont tués.

De toutes parts ont fait de la charpie pour les blessés. Les femmes seules circulent dans la ville, les hommes sont encore prisonniers.

Le mardi 15, à onze heures, la libre circulation est rétablie pour tout le monde. C'est alors que les voitures de place ont repris leur service et que les étrangers, retenus depuis six jours aux Barrières, ont pu entrer dans la ville. On avait tant besoin de se revoir, de s'assurer de la vie de ses amis que ce jour-là les rues étaient encombrées de monde. C'était une promenade générale, mais triste et douloureuse comme les événemens... On contemplait avec horreur ces maisons mutilées, ces ménages détruits, il y avait là tant de tristes pensées... Depuis ce jour on s'occupe à réparer les désastres de la guerre, les ruines se déblaient, les vitres se remettent, encore quelques jours et pour beaucoup, les traces de sang seront effacées...

Une souscription vient d'être ouverte au profit des soldats blessés, elle compte aujourd'hui plus de quatre vingt mille francs et s'élèvera sûrement bien plus haut.

Une souscription nationale se couvre en ce moment de nombreuses signatures si ce n'est de fortes sommes. Elle est destinée à venir au secours de tous les citoyens victimes des événemens d'avril, oubliés par ceux qui les premiers ont ouvert une souscription en faveur des soldats blessés. Pourquoi donc avoir fait une question de parti d'une question d'humanité; n'aurait-on pas du secourir indistinctement tous les blessés, soulager toutes les infortunes ?

Le Conseil municipal vient de voter une adresse à l'armée et des remerciemens à l'autorité civile. Une députation de trois membres est partie pour constater aux yeux du gouvernement les dégâts causés par les machines de guerre et demander une indemnité; tout porte à croire que cette demande sera favorablement accueillie.

On informe avec activité pour l'instruction du procès des personnes arrêtées. Les prisonniers n'ont encore pu recevoir leur famille, cette permission ne leur sera accordée que lorsqu'ils auront été interrogés. Il paraît certain que la Chambre des Pairs sera saisie de cette affaire. Eloignée du théâtre de nos désordres elle pourra juger sans passion et avec impartialité ceux que le malheur de leur position et des convictions trop ardentes ont entraîné dans cette déplorable insurrection.